

## EN FACE

### LE POÈME DU MONDE DE LORAND GASPAR à Cerisy-la-Salle

*"Au diable la Musique, la Poésie et tous les arts, si en les pratiquant je n'apprends rien sur la vie, sur moi-même, ou du moins si je ne puis en tirer nourriture substantielle".*

*"Regarder, écouter, faire n'importe quoi peuvent être un art, si par là je puis accéder à un peu plus de réalité ou d'existence." (1).*

Dans le cadre des activités estivales du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, il s'est tenu, entre le 10 et le 17 août, un Colloque International sur l'oeuvre de Lorand Gaspar, poète français, né en Transylvanie, médecin-chirurgien de profession et habitant en Tunisie depuis le début des années 70.

Une fois arrivé au coeur de la Normandie, dans ce château du XVII<sup>e</sup> siècle, on ne peut pas ne pas être touché et par l'histoire du bâtiment en soi qui, en fait, remonte à un édifice médiéval dont ne restent que quelques vestiges, et par l'histoire culturelle qui l'habite depuis la fin de la deuxième Guerre Mondiale, c'est-à-dire depuis qu'Anne Heurgon-Desjardins reprit l'oeuvre de son père, Paul Desjardins, qui, lui, avait fondé en 1910 les **décades de Pontigny** pour rassembler de nombreuses personnalités autour de thèmes artistiques, littéraires, philosophiques, politiques et sociaux.

Ainsi, et grâce à l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, le château de Cerisy-la-Salle est, depuis 1952, le siège de rencontres internationales sur des thèmes culturels du passé ou contemporains, ces derniers pouvant souvent compter sur la présence physique des personnalités de référence de la pensée et de l'Art contemporains. Il y a donc plus qu'une métaphore, lorsqu'on dit que les murs de Cerisy respirent encore des gens comme Heidegger, Gide, Bachelard, Sartre, Valéry, Barthes, Castoriadis, Bonnefoy, Lévinas, Lyotard, Ionesco, Morin, Ricoeur, Derrida, Butor et bien d'autres encore. D'ailleurs, de nombreuses photos d'époque, accrochées un peu partout, ainsi que le(s) livre(s) de notes/mémoires des participants aux Colloques sont là pour nous rappeler leur passage, leur présence.

À ce climat d'ineffable vénération et de solennité, vient s'ajouter l'informalité des rythmes des heures de ressemblément, lors des repas et des moments de détente, où les conversations, si elles touchent le sujet central qui unit les participants, abordent aussi tant d'autres sujets, motivés

en grande partie par les différences de formation, d'expérience et de nationalité.

Cette année, le Colloque sur Lorand Gaspar répondait à l'appel de faire revenir à Cerisy les rencontres sur la poésie contemporaine et offrait aussi l'avantage d'avoir élu un poète qui, par sa biographie, sa formation et sa vocation rassemble autour de lui des gens venus de pays et de continents différents, ayant des racines culturelles et des intérêts distincts.

Au long de cette semaine, on a donc pu assister à de multiples lectures de l'oeuvre de Lorand Gaspar, basées sur la phénoménologie, sur la psychanalyse, sur la génétique textuelle, la poétique et les cultures comparées, la médecine, la musique... Toutes ces approches, enrichies par les moments de discussion entre les conférences, seront bientôt disponibles dans un ouvrage à paraître chez Jean-Michel Place.

Ayant étudié l'oeuvre de ce poète à l'occasion d'un travail universitaire qu j'ai soutenu il y a cinq ans, le fait d'aller cette année à Cerisy m'offrait non seulement l'occasion de présenter ma réflexion sur une oeuvre poétique que j'avais alors explorée avec assez peu de repères (la bibliographie sur Lorand Gaspar, à part les communications d'un Colloque à Pau — 1986 — et dans des revues, n'est toujours pas abondante), comme de la "recycler" par la confrontation avec celles d'autres chercheurs travaillant sur la poésie contemporaine, et de lecteurs fidèles de Lorand Gaspar.

La chance unique de pouvoir finalement rencontrer l'homme-poète avec lequel j'avais pu, certes, correspondre et lui poser des questions, partager des points de vue, me fascinait particulièrement et je m'étais donc lancé le défi de profiter de l'occasion pour avoir avec lui une conversation en tête à tête. Je répète: une conversation, et non pas une interview, parce que je ne suis toujours pas convaincue des objectifs d'interview faite à un créateur, à moins que cela fasse partie, comme cela arrive (2), d'une stratégie discursive pour justement présenter sa poétique. Si tel n'est pas le cas, qu'en attend-on? Confirmer ce que l'on sait déjà? Lui faire "traduire" dans un langage commun, "accessible", ce qu'il exprime dans son langage artistique? Polémiquer, mais au nom de quoi? Lui faire révéler des détails de sa vie personnelle soit pour les mythifier, soit pour les démythifier?... Trop bloquée par les questions que je pose au fait même d'interviewer, je ne saurais que proposer une conversation, un dialogue pour lequel, bien sûr, je devrais lancer quelques points de départ, sans pour autant être insensible aux propositions nées de la conversation elle-même.

Après avoir trouvé un "petit moment", ce qui est fort difficile, car les journées (et les soirées) sont toujours bien remplies, je suis **en face** de Lorand Gaspar, à côté de la fenêtre du grenier, le paysage normand comme horizon.

De cette conversation, voici le résultat, sans les silences, sans les éclats dans le regard, les sourires, les gestes de complicité que l'appareil n'enregistre pas et qui demeurent, peut-être et justement, comme un don supplémentaire. Tout le reste, tout l'essentiel, étant dans l'oeuvre.

— Vous avez écrit une oeuvre essentiellement métapoétique (**Approche de la parole**), la plupart de vos textes essaient d'ailleurs de cerner le poétique, et, pourtant, vous insistez toujours, et toujours plus, sur l'ineffabilité de l'Art en général. Y-a-t-il, là, ou non, un paradoxe, voire un retrait?

— *Je pense que c'est une question de complexité. Je ne dis pas que si nous étions omniscients (ce que nous ne serons jamais), nous n'arriverions pas à savoir ce que c'est qu'un poème... Ce n'est pas quelque chose de caché. Ce n'est pas un mystère absolu (je ne crois pas aux mystères absolus). C'est tout simplement que la nature humaine, déjà en elle-même, est une nature singulière et très complexe, maintenant mettez cette nature dans un milieu d'apprentissage (d'enfance, études, milieu culturel, échanges, rencontres) et puis mettez-la ensuite en situation quotidienne de la vie et cette interaction force, crée... Nous cherchons cette complexité énorme. Je fais partie de ceux qui essaient de comprendre ce processus... en tout cas moi, parce que je suis un scientifique, je m'intéresse au comment les choses se font, à la genèse des choses, à la génétique de tout ce qui existe, et en particulier de ce que, moi, je produis parce que je me dis toujours que si je comprenais, peut-être que je me comprendrais mieux moi-même. D'où le désir de toujours essayer d'éclairir un peu mieux comment le poème se produit... et puis, en même temps, à chaque fois que je me fais un scénario, après que je me rends compte que c'est tout une petite partie, qu'il y a à côté de ça un immense halo d'inconnu et d'incompris, de choses qui m'échappent...*

— Mais voilà, justement en tant qu'homme de science, donc sensible que ce soit à la dynamique de la découverte, qu'aux rythmes de l'évolution, du progrès, comment sentez-vous/supportez-vous l'éternelle inaccessibilité de l'Art, son côté intemporel, en somme ce savoir insoumis?

— *Pour moi, la poésie, et l'Art en général, s'attaquent à un domaine de la nature humaine et de ses rapports avec ce qui l'entoure tout à fait radical, où la Science ne peut même pas rêver aujourd'hui d'aller. (La psychanalyse c'est des balbutiements, de vagues balbutiements pour toucher aux fondements de la nature humaine et à ce qui constitue la réalité de l'individu humain, singulier). Le poète s'intéresse justement à ce domaine auquel la science ne peut pas toucher...*

— C'est-à-dire que le poète accomplit en vous ce que l'homme de science n'arrive pas à cerner...

— *Exactement. Ce que je touche est tout à fait hors de portée de la science, non en soi, mais parce que nous sommes des êtres finis avec*

*une intelligence limitée. La science c'est la connaissance du général, de l'universel, mais à partir du moment où apparaît la notion du singulier, et je pense que cette notion existe probablement pour de vrai pour les entités vivantes supérieures, c'est-à-dire, les mammifères, et non pas seulement pour l'homme, la science révèle des limites... Or, c'est ça que je veux essayer de cerner, cette connaissance du singulier, de nous-mêmes et de l'Autre en tant que chose singulière, des rapports de ces choses singulières entre elles et des rapports avec le "tout", c'est-à-dire, un être de raison.*

— Tout à l'heure vous avez dit que vous ne croyez pas à l'évolution de l'Art, et moi, je dirais comme Galilée "e pur, si muove!"... L'Art n'est pas statique...

— *Attention, pour moi, l'évolution en Art est tout à fait autre chose qu'en science, parce qu'évolution, c'est changement, c'est transformation de figure, alors que la science ce n'est pas ça, elle se précise, se perfectionne, devient plus vaste, connaît mieux, donc il y a une amélioration au niveau de la connaissance, tandis que dans l'Art, dans la poésie, il n'y a pas d'amélioration. L'idole cycladique ou la peinture des Bovidiens (3) sont aussi parfaites dans leur expression que Braque...*

— Mais en ce qui vous concerne, ayant commencé à écrire (du moins à publier...) dans les années soixante, avez-vous maintenant conscience d'une évolution chez vous?

— *Oh oui, et comment... mais qui est une meilleure perception, qui va ensemble avec une meilleure expression. C'est toujours la même recherche, mais pour moi et indépendamment de la valeur dans la littérature (cela ce n'est pas un problème à moi), j'ai le sentiment d'avoir progressé — un progrès individuel dans la compréhension de moi-même et des autres. C'est un processus parallèle à celui de l'artisan: avec le temps, on acquiert la connaissance et du matériau et du geste.*

— Vous avez écrit surtout avec et sur des peintres. Vous vous sentez plus en famille avec eux qu'avec d'autres poètes?

— *Ah, bonne question!... J'ai beaucoup d'amis poètes, mais... (là je ne peux pas non plus être léger, parce qu'il y a quand même des poètes qui m'ont beaucoup apporté dans mon cheminement). Je ne parle pas peut-être des poètes anciens, mais, parmi les contemporains, des poètes comme Séferis m'ont énormément apporté... Quelqu'un comme Pessoa, aussi, que malheureusement je ne connais que par des traductions... Comme Montale...*

— C'est alors le fait du hasard, d'avoir écrit surtout sur des peintres?

— *Non, sans doute parce que je voulais essayer de pénétrer d'autres langages. Ces langages, vus de l'extérieur, je les envie, j'en suis jaloux, parce que j'ai le sentiment qu'eux, qui n'ont pas affaire aux mots (et j'ai le même rapport avec la musique, même si j'ai peut-être moins écrit sur des musiciens, j'ai écrit sur la musique en général) "réussissent", tandis que*

moi je dois me battre avec les mots. C'est tellement merveilleux un coup de pinceau! Quand je voyais mon ami T'ang, par exemple, faire une encre ou Arpad... d'un seul trait de pinceau et pour ainsi dire, c'était soudain parfait!... Dans le texte sur la musique, je le dis d'ailleurs: parfois quand je suis bloqué dans l'écriture (comme j'ai fait moi-même beaucoup de musique), j'ai l'impression que si je pouvais m'asseoir à un piano, je pourrais continuer... Il m'arrive parfois d'inventer mélodies et je me dis: Voilà, c'est ça mais tu n'arrives pas à le dire...

— Ce sont pourtant des gestes parallèles. Ce que vous arrivez à faire avec les mots, c'est ce que le peintre réussit avec le pinceau, même si le geste apparemment est plus rapide de son côté...

— Oui, mais alors quand même, vous savez, j'ai eu aussi un très grand ami et qui m'a beaucoup apporté, c'est Michaux. Il ne m'a pas troublé, mais fasciné en disant: «Oh, les mots, c'est terminé. Si vous saviez le bonheur, la béatitude de dessiner, de tracer des figures avec l'encre... Eh bien, les mots à côté de ça, c'est rien du tout! Le plaisir des mots, la joie de la poésie, c'est rien du tout! Ah, la peinture! L'aquarelle!» (5)

Alors, par contre et entre parenthèses, chaque fois que je parlais avec Vieira [da Silva], alors elle, elle avait autant de difficultés avec la peinture que moi avec les mots...

— Parlons d'une autre dimension dans votre vie: la photographie. Tout d'abord, c'est vraiment autre chose, ou bien c'est la même recherche de la plénitude et de la précision dans l'instant, tel que dans la poésie?

— Bien sûr, c'est la même recherche. Et là aussi je suis heureux de pouvoir, moi-même, peut-être compléter, ou de glisser un petit peu, et de montrer cette face supplémentaire pour compléter ma vision, ma connaissance...

— Qu'est-ce qu'elle vous apporte de plus ou de différent, la photographie?

— ... Peut-être une partie de ce que je dis de la lumière, j'arrive à la rendre visible. Elle vient donc en complément du poème.

— On croit déjà savoir, et on y insiste souvent, ce que le fait d'être médecin apporte à votre poésie. Et l'inverse? Qu'est ce que vous sentez apporter, en tant que poète, à la médecine, et, puis, plus précisément, à votre quotidien de médecin?

— À ce sujet, il faudra lire ce que j'ai dit dans un texte de l'année dernière sur "L'énormité de la tâche"... (6) Ce que ma recherche poétique apporte à la médecine, c'est justement la préoccupation et la connaissance du singulier. Comme en plus j'enseigne, je me rends compte d'une certaine tendance, très fréquente et très facilitée, de la part de beaucoup de médecins, de traiter le malade comme un objet. C'est-à-dire que tous ceux qui ont une grippe sont pareils, on leur donne automatiquement les mêmes

*médicaments; tous ceux qui ont une appendicite, on les opère... Il y a ce désir de mécaniser, de noyer l'être singulier dans le général.*

— Et toujours en tant que médecin, croyez-vous aux mots qui guérissent?

— *Vous parlez là de médecine parallèles, comme il y a une thérapeutique musicale?*

— Si vous voulez, mais entre-temps, je vous rappelle que vous avez déjà dit que la poésie travaille à la déchirure, et, par ailleurs, vous insistez sur la "blessure soutenue". Donc, aurons-nous besoin pour "guérir" de la déchirure, un peu à l'image des répercussions corporelles dont parlait Artaud?

— *Je pense que nous portons en nous une blessure qui est notre ignorance, essentiellement, qui est la découverte de nos dépendances vis-à-vis du monde et des autres et c'est ça, pour moi, la blessure fondamentale et la finitude. C'est-à-dire dépendance et finitude vont ensemble...*

— Quand on vous lit, on a l'impression que, justement, la poésie aide non pas à guérir cette blessure mais à l'approfondir en quelque sorte...

— *Ce qu'il faut d'abord dire est que le poète... en tout cas moi je parle pour moi, j'écris d'abord pour essayer de me guérir moi-même et pour cela, il faut que je décrive, que je comprenne les blessures, ma blessure, et comme nous avons une nature quand même commune aussi, cela peut être valable pour d'autres...*

— La démarche montaignienne...

— *Voilà, exactement. Par ailleurs, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de d'abord blesser pour guérir. Je crois que nous avons suffisamment de blessures par notre ignorance et par notre dépendance et par le temps, pour que nous puissions comprendre que notre situation dans le monde, si jamais nous arrivons à comprendre, est une blessure suffisante... plus tout ce qui nous arrive. Nous sommes constamment soumis à tout ce qui nous entoure, avec quoi nous formons le tissage de ce monde, et, enfin, il y a déjà là beaucoup de choses qui nous détruisent!*

(À chaque instant, on sent nos dépendances par rapport au passage du temps. Là, il faut s'arrêter. L'infinitude potentielle d'un entretien étouffe sous le son de la cloche qui nous appelle au réfectoire — Cerisy, c'est aussi ces rituels monastiques...)

— Permettez-moi cet aveu: Il n'est pas évident, ni facile, pour moi de parler sur le poète devant l'homme-poète. Bien sûr, c'est une expérience humaine très gratifiante, mais je sens aussi cette cohabitation comme contraignante, puisque d'abord il est difficile de distinguer l'homme qui est en face et le sujet de l'écriture (d'ailleurs, je ne suis vraiment pas sûre qu'il faut les distinguer)...

— *Moi non plus...*

— ... Mais en plus, c'est que parlant de vous et en face de vous, c'est toujours comme si je cherchais votre regard d'assentiment pour me confirmer, ce qui, à la limite, peut ou ne doit pas arriver... Et, vous, comment la ressentez-vous, cette cohabitation, durant ce séjour, avec vos lecteurs/critiques?

— *Comme un enrichissement. Je ne suis pas du tout perturbé par vos présences, parce que je suis un être de communication. Je crois aux échanges, je crois à la grande communauté humaine, et aux autres communautés à son intérieur qui sont importantes: des liens par la poésie, par la musique, par l'Art, et, en général, par toute la réflexion. Je pense qu'en mettant en commun nos expériences, nos questionnements, nous formons ensemble un individu plus fort...*

— Pourtant, et nous rejoignons le début de cette conversation, vous dites parfois, explicitement ou indirectement, que ce que l'on peut dire de la poésie n'ajoute rien à la poésie elle-même...

— *Alors, là j'exagère. À bien y réfléchir, ce n'est pas vrai... Ou bien, il faut plutôt dire que cela n'ajoute rien au poème, mais cela ajoute à l'homme, à la connaissance.*

Ana Paula Coutinho Mendes  
Université de Porto

## NOTAS

(1) Lorand Gaspar — "Andante — Notes sur la musique", in **Légendes**, 4, 1992, p. 33.

(2) C'est le cas, par exemple, d'Yves Bonnefoy. Voir ses **Entretiens sur la Poésie**, Neuchâtel. La Baconnière, 1981.

(3) Voir Lorand Gaspar, "Promenade chez les Bovidiens", in **Journaux de voyages**, Le calligraphe, 1985, pp. 58-92.

(4) Voir "Andante", cité en épigraphe.

(5) Lorand Gaspar a justement mis comme frontispice d'**Approche de la parole** des figures à l'encre de Henri Michaux.

(6) Voici quelques passages de "L'Enormité de la tâche — Feuilles d'hôpital", in **NRF**, n° 485, juin 1993:

"Que ce soit en médecine ou dans n'importe quel autre domaine de la vie sociale où l'on est amené à faire quelque chose pour l'autre en difficulté, il faut, pour commencer, mettre de côté la fable d'un désintéressement total. L'acte que nous percevons comme bénéfique pour l'autre, nous est bénéfique aussi. C'est à moi-même que je porte secours. Il n'y a pas de compréhension et d'amour foncièrement "désintéressés", mais nous pouvons, dans cette attention à l'autre, dans les mouvements qui l'accompagnent et s'articulent aux siens, percevoir la pulsation concrète de notre vie propre, aussi bien que cette circulation commune du vivant qui n'a pas commencé avec nous." (p. 8)

"Il m'est impossible de me voir de l'extérieur, de savoir comment je me comporte exactement avec mes malades, mais je me regarde en eux, je me comprends mieux dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs plaintes et leurs moments de soulagement.

Ce sont eux qui m'ont appris peu à peu ce que peuvent apporter une attention, une écoute qui ne se bornent pas aux signes cliniques et à la l'anamnèse." (p. 11)